

À table chez Zola

Une soirée à Médan

En 1880, dans la grande salle de sa maison de Médan, près de Paris, Émile Zola reçoit ses camarades écrivains, comme tous les mois, pour une de ses fameuses « soirées ». Tous sont là : Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique, J. K. Huysmans, et Guy de Maupassant. Assis autour de la grande table, ils mangent et boivent gaiement. Derrière eux, au-dessus d'une imposante alcôve où trône un non moins imposant sofa, ils peuvent apercevoir les livres de la bibliothèque de leur hôte, installée dans une mezzanine élevée. Par la baie vitrée, le regard se perd dans les champs, jusqu'à la Seine et le bout d'île où Zola est en train de faire installer et aménager un chalet norvégien, récupéré après la dernière Exposition universelle.

La conversation est littéraire, ce soir-là. On célèbre le talent du jeune Maupassant, dont le premier conte, *Boule de suif*, a obtenu un succès éclatant, en tête du recueil collectif qu'il viennent de publier : *Les Soirées de Médan*. Tous sont ébahis par la sûreté de sa plume, l'originalité du sujet choisi, et la manière lucide et cruelle dont il dépeint la société française à travers les huit occupants d'une calèche. L'avenir s'annonce radieux pour lui. Depuis le succès à scandale de *L'Assommoir* de Zola, en 1877, on n'avait pas, dans le petit groupe des « Naturalistes », eut le sentiment aussi évident et la certitude aussi franche d'être face à un écrivain de talent.

Disciple et maître

Il faut dire que Maupassant est le disciple de Gustave Flaubert, que tous vénèrent. Guy est allé tous les dimanches, pendant plusieurs années, dans la demeure de Flaubert, près de Rouen, pour s'entretenir avec celui qu'on appelle « l'ermite de Croisset ». Celui-ci lit pendant la semaine les brouillons de Maupassant, afin de pouvoir le conseiller. Il lui donne comme exercice « d'observer son concierge » et de noter toutes ses remarques : « Et que je le reconnaisse si je le rencontre ! » ajoute-t-il.

Malgré leur différence d'âge, les deux hommes partagent le même goût d'écrire, la même haine des bourgeois de Rouen, qui ne savent parler que coton et tissu, et le même humour « hénaurme ». La parution de *Boule de suif* suscite chez le maître une grande fierté. Il mourra la même année, fatigué et malade.

La mode des « dîners »

En attendant, Zola fait lui aussi figure de maître. Les jeunes Naturalistes qui l'entourent se reconnaissent dans sa volonté de représenter la réalité dans ses romans, dans ses aspects les plus scandaleux. Il a côtoyé Flaubert chaque semaine, depuis plusieurs années, lors des fameux « Dîners des auteurs sifflés » ou « Dîner des Cinq », réunissant les plus grands romanciers du temps à condition d'avoir connu un échec au théâtre.

Ces dîners et ces soirées ne sont pas toujours aussi relevées. Souvent, la conversation est insignifiante et n'aborde que des sujets sans importance : argent, politique, actualité. Flaubert n'apprécie pas cela, lui qui n'a d'intérêt que pour l'art. Parfois, on se réunit dans un restaurant minable pour déguster un soupe rance et un rôti brûlé. On se réjouit quand on trouve un poil humain dans le cigare qu'on est en train de fumer. L'important est de ne pas ressembler à des

bourgeois contents d'eux-mêmes.

Au travail

Quand il rentre chez lui, Flaubert écrit. Il passe des heures sur une phrase, la déclame à haute voix dans son « gueuloir », pour savoir où placer une virgule. Depuis quelques années, il doit travailler, à cause de la ruine de sa nièce favorite. Il est loin le temps où il n'avait qu'à écrire toute la journée sans se soucier d'argent.

Le lendemain de ses soirées, Zola retourne à son métier de journaliste. Mais il vit de plus en plus grâce à son « entreprise » romanesque. Au rythme d'un roman par an, chacun racontant l'histoire d'un membre d'une seule et même famille, les Rougon-Macquart, il construit peu à peu, à coup de scandales et de polémiques, la fortune qui lui permet de faire d'incessant aménagements dans sa maison. « Nulle journée sans une ligne », est-il écrit sur sa cheminée.

Maupassant, lui, rejoint une de ses maîtresses, rencontrées dans les salons ou bien lors d'une séance de canotage sur la Seine. Bientôt, il pourra quitter son travail mesquin dans les bureaux du ministère, vivre de ses livres, voyager dans le Sud et à l'étranger.

Pierre Jacolino
Professeur de français